

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique

(Suite)



CORNEILLE—Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Après des études soignées, il se livra au droit qu'il pratiqua avec succès. Une aventure galante lui donna l'idée de sa première pièce, *Mélite*, qui fit concevoir de grandes espérances. Rotrou l'accabla d'éloges et contribua

puissamment à la popularité et à la gloire de Corneille. En 1636, le *Cid* parut et produisit une véritable révolution dans la tragédie de ce temps. Jusque-là les pièces étaient sans ordre, pleines de mots baroques et grossiers. Corneille combattit le mauvais goût de son siècle et par le *Cid* dont il emprunta le sujet chez les Espagnols changea complètement la scène française et la rendit convenable, polie et vraisemblable. Le succès du *Cid* fut énorme, et par suite suscita à son auteur un grand nombre de jaloux.

Après cette tragédie qui révéla le génie de Corneille, parurent *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *La mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*, *Adipe*, *Sertorius*, *Othon*, *Agésilaus*, *Attila*, *Suréna*, une comédie excellente, le *Menteur* des *Mélanges littéraires* et une traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ.

Les dernières pièces de Corneille, malgré des scènes grandioses, offrent des imperfections nombreuses. *Rodogune* et *Polyeucte* sont des chefs-d'œuvre ; le second montre que l'histoire des martyrs chrétiens peut servir à faire concevoir des idées sublimes ; le premier est un tableau des plus saisissants des passions humaines.

Corneille mourut en 1684, pauvre et peu résigné. Dangeau écrivit alors simplement dans son journal : "Aujourd'hui, le bonhomme Corneille est mort."

Ce grand poète tragique est le Sophocle du XVII^e siècle. Sa pensée est majestueuse et sublime ; son expression noble et juste ; ses caractères tranchés et fiers, son vers éloquent et riche. Il étonne, maîtrise et subjugue son auditeur ; il a la grandeur innée chez lui.

"Quand il arriva sur le théâtre, a dit Racine, aucune connaissance des véritables beautés de la scène n'existait. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Les auteurs étaient aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart étaient extravagants et dénués de vraisemblance."

Corneille s'est formé conséquemment seul, et en cela son mérite surpasse celui de Racine, qui arriva plusieurs années après.

"Corneille, dit La Bruyère, ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ! Il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dut ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens et enfin de ses dénouements, car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des grecs, et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a comparés."

Frédéric Lévry



LE RÉCIT DE LA GRAND'MÈRE

—Il était une fois...

—Oh ! oui ! grand'mère, racontez-nous une histoire.

—Et quelle histoire, mes enfants, voulez-vous que je vous raconte ?

—Le *Petit Poucet*, grand'mère, ou le *Petit Chaperon Rouge*. C'est si beau.

—Hélas ! mes chers petits, je ne sais pas un seul conte de fées, et je vous dirai même (mais tout bas, tout bas) que je ne les aime guère, que je ne les aime pas.

—Oh ! grand'mère !

—Non, mes enfants, et j'estime qu'ils ne sont pas faits pour vous. Toi, Pierre, tu seras laboureur comme ton brave homme de père ; toi, Jeanne, tu mènes les vaches aux champs et les mèneras toute ta vie, comme ta brave femme de mère, qui est ma fille et que j'aime tant.

—Mais alors, grand'mère ?

—Alors, j'aime mieux vous raconter des histoires vraies. Asseyez-vous près de moi et écoutez bien. Je vais vous raconter (pour Pierre surtout) l'histoire de saint Isidore le laboureur, qui vit, un jour, les anges l'aider dans son travail et conduire sa charrue ; je vais vous raconter (pour Jeanne, celle-là) l'histoire de cette petite bergère qui s'appelait Germaine Cousin, et au pèlerinage de laquelle j'ai été, l'an dernier.

—Vous allez voir. Je commence.

**

... Laissons la grand'mère commencer son récit, qui va bientôt charmer le cher petit auditoire, qui va le captiver et le ravir, et tirons, pour notre profit, quelque enseignement de ce qu'elle vient de dire à ces enfants.

Pourquoi nous obstiner, dans l'éducation de nos fils et de nos filles, à nourrir ces belles petites âmes de chimères ? Alors que nous avons sous la main

toute l'histoire de l'Eglise, toute l'histoire de la France et du Canada français, pourquoi leur faire uniquement subir le *Chat botté* et *Barbe-Bleu* ?

* Est-ce que nos Anges ne valent pas les fées ? Est-ce que nos saints ne sont pas plus vivants et plus beaux que les enchanteurs ? Est-ce que ces héros chrétiens ne nous donnent pas surtout des leçons plus pratiques ?

Vous avez raison, grand'mère, de narrer à ces petits saint Isidore et sainte Germaine. Nous vous promettons de faire comme vous. Et, remarquez-le bien, grand'mère, c'est un grand-père qui vous en fait le serment.—L. G.

LES ÉTOILES

A mes chers disparus

Dans la claire beauté des nuits béatifiques
Les étoiles lotus du céleste lac bleu,
Ont dans leurs grands yeux purs des visers sésaphiques
Et des sourires d'ange à leurs lèvres de feu.

Certaines, semant l'or de leurs clartés mystiques,
Scintillent brillamment aux portes du saint lieu ;
D'autres, dont les rayons sont plus mélancoliques
Semblent mettre à nos fronts les caresses de Dieu.

Aussi, lorsque du ciel je contemple les voûtes,
Ce sont celles que j'aime à revoir entre toutes,
Car d'un vide éternel portant l'éternel deuil,

Je crois—suprême espoir, ne serais-tu qu'un leure ?—
Que ces pâles soleils, attendrissant mon œil,
Sont les regards tremblants des âmes que je pleure !